

Un fils, un fils unique, orgueil de sa vieillesse,
 Avait, tout rayonnant des feux de la jeunesse,
 Des fleurs de son printemps couronné son hiver.

Comme au soufite du Nord la rose épanouie
 Avant la fin du jour voit sa beauté flétrie,
 Le second avait vu la mort à son chevet
 Quand, jeune encor, l'amour charma son existence.
 Sa femme avait voulu, modèle de constance,
 S'enfermer avec lui dans le tombeau muet.

Le troisième, à sa mère arraché par la tombe,
 Avait quitté la vie ainsi qu'une colombe
 Qui s'envole en chantant un hymne de bonheur,
 Vingt printemps n'avaient pas encor paré sa tête ;
 La mort, pour son bouquet la trouvant toute prête,
 A ces fruits déjà mûrs ajouta cette fleur.

Nés sous le même ciel, morts dans la même année,
 Tous trois avaient connu la chaîne fortunée
 Qu'ici-bas sur la terre on nomme l'amitié.
 Maintenant réunis dans la cité pleurante,
 Comme ces mendiants que chantait le vieux Dante,
 Des vivants ils s'en vont implorer la pitié.

L'un des trois morts aperçoit tout-à-coup un ver sur la joue du plus âgé. Arrachez-le, dit-il, peut-être pourrait-il effrayer les vivants...!! L'autre répond :

“ La femme a sa beauté ; le printemps a ses roses,
 “ Qui tournent vers le ciel leurs lèvres demi closes ;
 “ La foudre a son nuage où respandit l'éclair ;
 “ Les grands bois ont leurs bruits mystérieux et vagues ;
 “ La mer a les sanglots que lui jettent ses vagues ;
 “ L'étoile a ses rayons ; mais la mort a son ver !

“ Le ver, c'est la couronne, épouvantable et sombre,
 “ Qui brille sur nos fronts comme un œil noir dans l'ombre ;
 “ C'est le baiser reçu de ce lugubre jour
 “ Où la mort nous a dit : Viens, je suis ton épouse !
 “ Et, ce baiser fatal, cette reine jalouse
 “ Veut que nous le gardions comme un gage d'amour.

Le Ver : tel est le titre de la première partie du poème que nous étudions. Le poète ne s'est pas attardé à entrer dans le sujet. Pour nous initier aux sombres péripéties de la pourriture de la